PASCALE AURAIX-JONCHIÈRE, *George Sand et la fabrique des contes*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/15602>

DOI : 10.4000/studifrancesi.15602

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 510-511

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel ARROUS, « PASCALE AURAIX-JONCHIÈRE, *George Sand et la fabrique des contes* », *Studi Francesi* [En ligne], 186 (LXII | III) | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/15602> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.15602>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

PASCALE AURAIX-JONCHIÈRE, *George Sand et la fabrique des contes*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

PASCALE AURAIX-JONCHIÈRE, *George Sand et la fabrique des contes*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 274 pp.

- 1 Par un hasard heureux de l'édition, cet essai de poétique est paru quelques mois avant l'édition critique des *Contes d'une grand-mère* établie par Suzel Esquier. À partir de quelques articles partiellement exploités, Pascale Auraix-Jonchière examine les modalités et les finalités de l'invention du conte chez la romancière qui n'a jamais cessé de le pratiquer, des contes de Mme d'Aulnoy qui ont enchanté son enfance à la découverte d'Hoffmann, des premiers essais pour Solange en 1837 aux deux volumes de 1872 et 1875 pour ses petites-filles, qui renouvellent le conte de fées. À vrai dire G. Sand n'est pas novatrice dans cette seule spécialité. Par ailleurs, peut-on placer sous l'étiquette générique du «conte», les nombreuses fictions brèves de G. Sand, comme les «contes villageois» des récits du chanvreur (*La Petite Fadette*), ceux des *Légendes rustiques*, voire un apologue (*La Fée qui court*, 1859) ou une féerie (*La Coupe*, 1865)? Dans l'œuvre de G. Sand, il y a eu des contes avant même la production spécifique de contes.
- 2 Dans la première partie («Du roman et du conte, du roman vers le conte», pp. 17-52) sont rappelés les traits caractéristiques de l'imaginaire géographique de G. Sand, notamment le rôle central du dispositif spatial, en l'occurrence la vallée, dans quelques-uns de ses récits, qu'il s'agisse d'un petit roman d'amour (*André*, 1835), d'œuvres aux frontières de la fantaisie (*Teverino*, 1845), de l'allégorie philosophique (*Évenor et Leucippe*, 1856), ou du conte merveilleux (*La Coupe*, 1865). Chez G. Sand la dénomination générique de «conte» a connu bien des variations, mais elle a toujours été associée à la notion de «fantaisie», et il est rappelé que la poétique du conte est déjà à l'œuvre dans les romans champêtres, ne serait-ce que par la présence d'un conteur

d'origine paysanne. C'est aussi le cas pour *Teverino* où l'imagination se déploie librement dans la réécriture d'un conte de Mme d'Aulnoy. Le recours au légendaire est traité dans les chapitres «De l'utilité des contes» et «Décristallisation / Recristallisation»: le premier étudie dans *Les Dames vertes* (1857), où l'on retrouve le schéma de la quête identitaire, l'insertion du légendaire et du fantastique par le biais de l'apparition mystérieuse, à partir d'un substrat littéraire bien identifié (Boieldieu et Scribe, W. Scott); le second est consacré à un récit d'initiation en forme de «conte bleu», *Laura, voyage dans le cristal* (1864).

- 3 La deuxième partie (pp. 145-242) propose une investigation de la question du genre en privilégiant la figure récurrente de la fée et l'approche intertextuelle, plus précisément l'étude des réminiscences et de leurs traces dans la réécriture. Dans *Le Château de Pictordu* et *Les Ailes de courage* le dispositif énonciatif mêle merveilleux et réalisme, prosaïsme et imagination, conformément à la visée des contes éducatifs. Il y a donc chez G. Sand une «poétique du palimpseste» qui exploite la tradition du conte merveilleux. Ainsi, dans *La Reine Coax*, on peut lire une réécriture du *Roi-grenouille* des frères Grimm, enrichie de souvenirs de La Fontaine et surtout de Mme d'Aulnoy, et même d'Apulée ou du *Faust* de Goethe. Mais plus que de simples emprunts ou d'analogies, P. Auraix-Jonchière a raison de le souligner, on a affaire à «une poétique du détournement» (pp. 211-242), notamment dans *l'Histoire du véritable Gribouille* (1851), récit allégorique de la construction d'une identité qui se nourrit lui aussi d'éléments connus. Un dernier exemple de ces pratiques intertextuelles est donné avec un autre récit d'apprentissage, *Le Nuage rose* qui reprend la trame du *Petit chaperon rouge*, mais avec cette différence que G. Sand apprend à son héroïne les pièges du langage. Dans les textes cités est certes très souvent présente la matrice du conte merveilleux, mais d'autres formes aussi importantes apparaissent, telle la quête de l'autonomie qui est au centre de plusieurs contes, par exemple *Le Chêne parlant* qui aurait mérité un détour, d'autant plus qu'on peut aisément en saisir les enjeux idéologiques. Dans l'ensemble cohérent que constituent les *Contes d'une grand-mère*, sans oublier ceux qui les ont précédés, les récits se répondent et, dans la réflexion sérieuse qui les sous-tend, se lit une initiation au monde, sociale et politique.